

Boris Schreiber : *la Traversée du dimanche* (Luneau Ascot éditeur).

Béator est un fils unique détesté par son père qui meurt déçu de voir celui-ci s'enliser jour après jour dans les petits détails de sa toute petite personne. La tolérance affichée par la mère n'est que pitié, commisération et résignation. Béator patauge dans ses phobies et ses craintes. Il est le spectateur béat de sa médiocrité, de sa vie dont il ne tente pas de dévier le cours. Est-il roué ou simplement innocent ? Il est les deux à la fois, ses peurs sont doublées d'une témérité feinte et ses déceptions d'une pointe de fierté. Sa marginalité et sa solitude apparaissent comme voulues, voire choisies. Béator est enchaîné à lui-même, à ses petites manies qu'il érige en lois. C'est un naufragé qui compense son échec par des allures de grand contentement, un autosatisfait désespéré.

Rarement un auteur a été aussi loin dans les arcanes de son personnage. Rarement le désespoir a pris un visage aussi cocasse.

On s'en veut de rire, et le sanglot rougeois sous la cendre de la drôlerie qui est une manière polie de cacher la misère d'être.

Si Béator ne se départit jamais de son masque, la plume de Boris Schreiber tient quant à elle son pari jusqu'au bout. Le récit se courbe sur lui-même tel un arc surchauffé. Schreiber étouffe sa voix, laisse Béator soliloquer tout son soûl et se noyer progressivement dans son malaise sans lui tendre une main secourable.

La Traversée du dimanche est le livre de l'aliénation voulue parce qu'elle sécurise. Un livre qui interdit au lecteur la tranquillité.

Vénus KHOURY-GHATA